

CAHAGNET

BF1292

C3

c. 1

U  
133  
C





1080078020



133



BIBLIOTECA



# RÉVÉLATIONS

## D'OUTRE-TOMBE

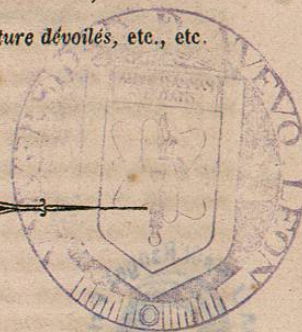
PAR LES

**ESPRITS GALILÉE, HYPOCRATE, FRANKLIN, ETC.,**

SUR DIEU, LA PRÉEXISTENCE DES AMES, LA CRÉATION DE LA TERRE,  
L'ASTRONOMIE, LA MÉTÉOROLOGIE, LA PHYSIQUE, LA MÉTAPHYSIQUE,  
LA BOTANIQUE, L'HERMÉTISME, L'ANATOMIE VIVANTE DU CORPS  
HUMAIN, LA MÉDECINE, L'EXISTENCE DU CHRIST ET DU MONDE  
SPIRITUEL, LES APPARITIONS ET LES MANIFESTATIONS SPIRITUELLES  
DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE ;

**PAR L-A. CAHAGNET,**

Auteur des *Arcanes de la vie future dévoilés, etc., etc.*



BIBLIOTHECA

CHEZ L'AUTEUR,

PORTE SAINT-GERMAIN, ROUTE DE BEZONS, A ARGENTEUIL,

ET CHEZ GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE,

17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, A PARIS.

—  
1856.

39644

*B. Garcia - 8-28-97.*



BF 1292  
C3



BIBLIOTECA

PARIS. — IMPRIMERIE D'ADOLPHE BLONDEAU,  
Rue du Petit-Carreau, 26.

BMU Raúl Rangel Flores  
UANL  
FONDO  
A.R. PUBLICA DEL ESTADO

## AUX POTENTATS D'EUROPE.

Mon frère en Dieu, ALEXANDRE, *empereur de toutes les Russies,*

Je demande à l'équité, dont on dit que vous êtes un fervent soutien, d'entrer librement dans vos États, ou de ne plus être sur les rayons des bibliothèques des dignitaires qui vous entourent, si vous ne me permettez pas d'être sur ceux des bibliothèques du peuple, dont je suis exclus avec une rigueur peu fraternelle.

D'après la qualité que vous vous donnez d'intermédiaire direct entre la Divinité et la nation, *dites-vous*, qu'elle a confiée à votre garde, craindriez-vous de voir entrer dans l'instruction populaire la preuve la plus frappante de l'immortalité de l'âme humaine, et la foi remplacée par les faits?... Si vous êtes aussi religieux que je le suppose, et aussi ami des lumières que le comporte votre siècle, étudiez-moi et condamnez publiquement mes erreurs; mais ne m'excluez pas, à l'exemple de Rome, sans d'autre motif qu'une ignorance absolue des questions que je traite, ou un calcul indigne des vrais enfants de Dieu.

Sachez ou souvenez-vous que monsieur votre père a subi un traitement d'un somnambule magnétique, M. Lemaire, devenu aveugle sur les champs de bataille français. Sachez également que j'ai été en rapport, et le suis encore, avec de très-hauts personnages de vos États, traitant avec eux de la science magnétique d'une manière qui n'a rien de l'honorable pour ces études, et pour moi en particulier. J'attends justice de votre part.

Mon frère en Dieu, FRANÇOIS-JOSEPH, *empereur d'Autriche,*

La noble et studieuse nation que le droit impérial a remise à votre gouverne m'a donné asile en me traduisant depuis que j'écris, jusqu'à ce que, partageant à l'excès les senti-



ments de Rome à mon égard, vous m'excluez indirectement de vos États, par votre fervent amour de n'admettre à l'instruction religieuse populaire que ceux qui sont porteurs d'un billet de confession. N'ayant point un tel billet à mettre pour préface à mes ouvrages, je me trouve forcément mis à l'écart comme un maudit.

Du temps où vous n'étiez pas monté jusqu'à ce zèle éminemment catholique, je pouvais entrer en rapport avec les imprimeurs de vos universités. Mais aujourd'hui je n'ai plus cette même facilité. Ces hommes, moins pour le salut de leur âme que pour celui de leur tranquillité, privent le peuple d'études qui faisaient cent fois mieux sa consolation que tous les chapelets si bien bénits soient-ils par votre souverain maître, Pie IX. Lisez-moi, je vous prie, jeune monarque, et que j'entende de votre bouche la condamnation qui doit frapper mes études. J'en appellerai alors avec droit au tribunal de cassation de l'Éternel.

Mon frère en Dieu, FRÉDÉRIC-GUILLAUME, *roi de Prusse,*

Relevé des pesantes chaînes romaines, vous restez plus tolérant à mon égard que votre cher voisin, mon frère en Dieu, Joseph. Je compte même sur l'estime de ceux qui vous entourent. Mais cela m'a été dit *bien bas*, je suis traduit, et lu dans votre langue. Mais le protestantisme, qui règne autant par le nombre que par l'intolérance dans vos États, veut ne connaître que des propositions qu'il a cru réduire à la plus exacte vérité, propositions qui sont pour moi, dans ce jour, un obscurantisme indigne d'hommes qui portent un culte à la lumière.

Je me trouve donc chez vous, et *tout auprès de vous*, par l'intermédiaire de vos enfants, assez bien goûté par les indifférents en matière religieuse, mais assez mal vu par les orthodoxes passionnés. On craint de me mettre en vue, et pour cela faire on me cache, ne pouvant me proscrire. Lisez-moi, frère, puis prononcez lequel a raison, de celui qui enseigne Dieu ou de celui qui l'impose.

Mon frère en Dieu, LÉOPOLD, *roi des Belges,*

Je suis très-étonné que sous vous, le seul monarque, *peut-être*, qui dans nos jours aime et protège *toutes les libertés*, je me trouve ne pas avoir un seul abonné dans vos États. Je ne suis cependant pas mis à l'index par vous, ni par votre peuple; mais il y a un je ne sais quoi qui entrave ma circulation. Un des hommes les plus éminents, en science, de votre royaume m'a offert son appui, et n'a osé tenir sa promesse de crainte de se mettre en relief et de perdre sans doute votre confiance ainsi que l'estime du peuple. Perdre votre confiance pour oser dire cet homme erre, ou dit vrai dans telle ou telle proposition, n'est pas croyable. Vous tenez une autre place dans mon esprit, et j'espère qu'un jour verra plus de hardiesse chez un peuple qui n'est soumis à aucun de vos caprices, puisque vous n'avez que celui de la justice.

Ma sœur en Dieu, VICTORIA, *reine d'Angleterre,*

Qui ne trouverait pas asile sur la terre des asiles, et qui ne serait pas étudié par la seule nation complètement studieuse que je connaisse? Je ne me plaindrai donc pas d'avoir été banni de vos États, mais je me plains de n'y avoir pas un seul abonné, après y avoir été traduit ligne à ligne jusqu'à ce jour, et après y avoir provoqué *le premier* l'amour d'aussi consolantes études!... Eh bien, bonne sœur en Dieu, croiriez-vous que ce beau triomphe ne m'a pas rapporté un penny de la part des libraires de votre nation, qui m'ont vendu au poids de l'or? La grande difficulté qui règne de ne pouvoir faire parvenir aucune brochure dans vos États, a été pour beaucoup dans ce manque d'abonnés, car être abonné à une publication qu'on saisit à la douane, commande de ne pas l'être. Je vous engage donc à me lire, et de prononcer si je mérite un tel oubli de la part d'hommes qui ont dit et écrit que j'apportais de grandes consolations à l'humanité. Vous pouvez vous renseigner à cet égard aux personnages qui vous approchent de très-près, y compris



vosre *premier ministre*, car j'ai satisfait à bien des demandes qui m'ont été faites par ces mêmes personnages. Je ne pense pas qu'ils aient été désillusionnés.

Mon frère en Dieu, EMMANUEL, *roi de Sardaigne*,

J'ai eu un abonné pendant quelque temps dans vosre capitale. Un deuxième, se disant être vosre secrétaire d'État, m'a demandé le prix de mes ouvrages, et ne m'a pas répondu. Je ne pense pas que ce prix l'ait plus effrayé qu'il n'effraie le plus pauvre ouvrier français... J'ai cependant vendu une centaine de *Guide du Magnétiseur* à un libraire de vosre nation, livre coté à 50 centimes, et mis à l'index par le tribunal de Rome. J'ignore si ce mince ouvrage a été répandu chez vous; mais à lui seul il suffit pour donner l'amour des études que je fais, cela me console... Que vos succès de Crimée, et vos tracas avec vosre très-cher pontif, ne vous empêchent pas de me sacrifier une heure de loisir. Je serais heureux de connaître si mes propositions sont dignes de vosre sage et ardente intelligence.

Ma sœur ISABELLE, *reine d'Espagne*,

J'ai un abonné depuis six ans dans vos États! malgré que mes propositions aient été appuyées par un docteur en droit canon de vosre nation. Trop jeune et trop entourée de soucis terrestres pour vous occuper de sciences, je n'ose vous distraire un moment de vosre ardent amour pour Rome; mais je m'adresse à vous à tout hasard pour vous dire que les questions dont je traite sont tellement liées à toute existence humaine, que ceux qui ne les auront pas connues, ou n'auront pas voulu les connaître, seront forcés de les étudier dans les États d'outre-tombe, car elles sont LA CLEF DU SAVOIR ET DE LA VIE FUTURE. Si je me plains en ce jour d'avoir peu de lecteurs, ce n'est pas que moi ou ma bourse nous en souffrions. Je vis au jour le jour des inspirations de l'intelligence et des deniers du travailleur. Je ne demande à personne; j'offre, au contraire, à tous ce qui

m'est donné, avec le même amour que je le reçois. Je plains ceux, *je vous le répète*, dont ces études ne sont pas inscrites sur leur passeport spirituel. Je voudrais, dans l'intérêt de tous, les voir appréciées et jugées. A qui puis-je mieux m'adresser, pour arriver à ces fins, qu'à ceux qui gouvernent les hommes? C'est un devoir, je l'accomplis; puissiez-vous ne pas être responsable de ne pas avoir accompli le vôtre.

Mon frère, PIE IX,

Je ne sais, homme qui vous croyez trois fois saint, juste et élément, ce qui vous a porté à défendre à l'univers de nourrir son intelligence de questions qui *appuient*, et à l'occasion complètent les vôtres, ni pourquoi le moindre de mes écrits ne peut trouver accès dans vos États bénis?... Est-ce qu'en cas pire le Diable pourrait troubler la cité divine? . . . Vosre eau bénite ne redoute pas les flammes de l'enfer... Non, vous ne le croyez pas; vous ne m'avez pas lu, et les lampes qui vous entourent étaient éteintes lorsqu'elles m'ont mis à l'index.

Mes propositions sont une puissance de démonstration pour ceux qui ne savent enseigner que la foi, et vous êtes du nombre. Je supposais le catholicisme plus perspicace. Il a manqué de tact, et, je dirai plus, il a manqué d'esprit en me condamnant. Il pouvait voir l'Esprit diabolique où il aurait voulu, sans le voir partout; *vous devez me comprendre*. Il est vrai que si l'Esprit saint vous conduisait, vous ne seriez pas obligé d'avoir pour escorte des gens d'armes, mais bien des professeurs qui ne redouteraient pas les arguments d'ignares de mon espèce. Le soleil ne craint pas le nuage, il le fond; toute vérité ne craint pas l'erreur, elle l'annule; l'éclat du diamant ne redoute pas l'obscurité du grès, il l'éclipse. Sachez donc raisonner pour apprendre aux autres à raisonner. Une chaire ne suffit pas à toute démonstration, il en faut deux; la victoire remportée par la discussion doit être préférée du Dieu de bonté et de lumière que vous enseignez, que celle remportée par les cachots.



Je vous attends avec mes frères au tribunal du vrai Dieu, qui ne commande, ni n'est sensible à l'adoration, mais à l'amour de ses créatures, pour vous demander compte de la condamnation que vous avez portée contre mes propositions, et d'avoir par cela même compromis l'avenir spirituel des âmes que vous vous dites chargé de sauver. Sous la protection de ce saint tribunal, dont les marches n'ont jamais été ensanglantées par les guerres, ni déshonorées par l'inquisition, je vous forcerai de me prouver et votre savoir et votre mission divine; nous y discuterons *librement* votre respect pour Dieu et mon athéisme, votre charité et mon charlatanisme, votre pudeur et mon immoralité. Nous y discuterons surtout comment la chose imposée est passible de responsabilité. Mes instruments de torture, à moi, seront de vous présenter les sublimes charges de votre apostolat, et les égarements dans lesquels vous plongez successivement tant d'âmes confiantes en votre parole... Nous ne pourrons fuir tous les deux ce sacré tribunal, ni espérer d'en voir la vérité chassée! Malheur à vous, ou malheur à moi pour les erreurs volontaires de nos enseignements, car il y aura DES SIÈCLES D'EXPIATION!... Ce n'est point un Dieu qui ressemble en rien au vôtre qui prononcera contre nous cette terrible peine, mais bien notre conscience repentante et honteuse de tant d'exploitation.

Je vous donne rendez-vous aux pieds de ce seul maître, puisque nous ne pouvons en prendre un dans notre ténébreux empire!

Mon frère, LOUIS-NAPOLÉON, *empereur des Français,*

Sorti du même lieu spirituel que vous, dans la même année et le même mois matériels, je me trouve destiné, je ne sais par quelle puissance, moi pauvre prolétaire illettré, à traiter de questions religieuses, *ayant confiance dans l'article de votre constitution qui m'octroie cette liberté,* et vous, vous vous trouvez commis à traiter de questions politiques, pour le bien de nos frères et sœurs en l'Éternel, *il faut l'espérer.*

Nous rendrons compte chacun, *sans nul doute,* de notre mission à celui, ou à ceux qui nous ont commis à cet effet. Mais vous dont les études, *peu ordinaires,* ont été renforcées par l'esclavage et la grandeur, ce qui veut dire, pour moi, par deux aberrations humaines, savez-vous que j'existe? et que si je suis placé dans votre bibliothèque impériale, c'est aux dépens de deux exemplaires prélevés sur les cinq cents que je fais imprimer à mes frais.

Si vous avez lu les saints Évangiles, trouverez-vous un moment pour me lire? La science dont je traite est trop étendue dans le monde entier en nos jours pour que vous l'ignoriez à jamais. Je vous sou mets donc ce livre, afin que vous le condamnerez ou l'approuviez; car un Napoléon ne peut rester sans prononcer un jugement quelconque dans une question de cet ordre.

Je vous demande également la même liberté de discussion sur les ouvrages catholiques que ces derniers usent à mon égard. Laissez-moi, non condamner les saints Évangiles, comme Rome a condamné les *Arcanes de la vie future dévoilés*, mais les publier tels ils sont écrits et tels ils doivent être non entendus, *mais lus* par les hommes. Je vous promets de ne point user de plus de malveillance à leur égard que les catholiques en usent au mien. Je tiens trop à la décence du langage pour être insolent. M'accordant cette liberté, nous aurons fait chacun notre devoir, vous en protégeant le droit de tous, et moi en usant pour l'honneur de l'intelligence humaine.

Mes frères DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE,

Je m'éloigne des peuples *dits civilisés,* pour parler à un seul peuple *dit sauvage.* C'est à toi, puissante Amérique, que je vais adresser cette simple question. Lorsqu'en 1847, voilà dix années de cela, tu saisis avec avidité le premier volume des *Arcanes de la vie future dévoilés,* pour le traduire en ta langue, et que ce livre enfanta Davis, et que Davis enfanta les tables tournantes, et que les tables tournantes enfantèrent les manifestations spirituelles de tout



ordre qui couvrent la terre en nos jours; lorsque tu créas plusieurs journaux pour traiter de cette question, et un spécialement sous le titre de *Celestial Telegraph*, titre modifié des *Arcanes*, te souvins-tu du promoteur de ces études? lui as-tu jamais adressé une seule de tes nombreuses publications? as-tu pris un seul abonnement aux siennes? as-tu plus ou moins dit que lui dans tes propositions métaphysiques? Non, tu n'as pensé à lui que pour lui ravir la priorité de son œuvre. Merci, trois fois merci, terre bienveillante de liberté. Si je pouvais être désabusé sur l'amour et la reconnaissance humaine, tu aurais accompli cette conversion; mais plus croyant que tu le supposes, j'espère de meilleurs jours dans tous ceux que l'âme humaine doit compter.

Reçois le salut spirituel d'un frère, en toute aspiration religieuse et de liberté. Et vous, mes frères et sœurs en Dieu, auxquels j'adresse cette épître, étudiez un peu plus les questions que je traite, si vous voulez vous décharger du fardeau des responsabilités qui vous attendent dans l'éternité. Aidez-moi à remplacer la foi par la démonstration, les ténèbres par la lumière, et la crainte de Dieu par l'amour pour cet Être infiniment bon. Si vous tenez à la civilisation et à la sécurité de vos États, n'interposez pas le prêtre entre le peuple et Dieu. Le commerce des prières salit l'homme et rabaisse la Divinité. Laissez-les grossiers appétits de l'intelligence humaine se disputer librement leurs dieux, ils ne s'en rassasieront que plutôt, et s'en rassembleront plus vite dans la communion universelle, dont les pasteurs seront le cœur de chacun, et les temples le foyer domestique. Dieu ne peut être aimé et respecté qu'à ce prix. *Christ et les Pères de vos Églises vous l'ont dit.*

Votre frère en Dieu,

ALP. CAHAGNET.

## INTRODUCTION.

---

Lorsque, sur la fin de 1847, je publiai le tome I<sup>er</sup> des *Arcanes de la vie future dévoilés*, etc., je le crus suffisant à l'instruction de mes frères, et à la mienne en particulier. J'entrais dans le monde des études et des controverses, tenant dans une main une révélation, révolutionnaire sans m'en douter, et dans l'autre le rabot de l'ignorant ouvrier. Assez mal exposée, cette révélation n'en fit pas moins son chemin, et mina assez profondément les vieux édifices scientifico-religieux, pour que chacun des habitués de ces sanctuaires en franchisse le seuil, en s'écriant : « *Au secours! arrêtez ce FOU*, qui ne tente à rien moins qu'à troubler nos études, et faire retomber le peuple dans l'idolâtrie. » Je détournai la tête pour demander à ces hommes qui pouvait ainsi les faire crier après une aussi consolante révélation? Ils me dirent : « *C'est parce qu'elle est basée sur des faits insolites qui ne sont convainquants que pour vous seul, et non pour nous.* — Que faut-il faire pour les rendre convainquants pour vous? — Les produire devant nous, et nous mettre à même de les produire comme vous. — Qu'à cela ne tienne,